

PEUT-ON ENCORE AFFIRMER QUE LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE POSSEDE LA CARTE DE CHRISTOPHE COLOMB ?

Monique Pelletier, Conservateur en Chef. Cartes et plans de la Bibliothèque Nationale

Il y a bientôt soixante-dix ans, Charles de la Roncière, conservateur du département des Imprimés de la Bibliothèque Nationale, sortait de l'anonymat une carte nautique achetée en 1848, en lui attribuant un auteur illustre, Christophe Colomb. Il présenta cette trouvaille au grand public dans *L'illustration* du 12 avril 1924 sous un titre prometteur, *Les prémices de la découverte de l'Amérique*, avant de s'expliquer devant des spécialistes au Congrès international de géographie réuni au Caire en avril 1925. Rapidement des voix s'élevèrent pour contester cette attribution, et, parmi elles, celle du chef de la section des Cartes et Plans de la B.N., Albert Isnard.(1)

Maintenant que les passions se sont éteintes, on pourrait avancer que Charles de La Roncière possédait de bons arguments, mais qu'il a demandé à la carte de la Bibliothèque Nationale plus qu'elle ne pouvait donner, en voulant montrer notamment qu'elle était précisément la carte présentée par Colomb à la *Junta* de Santa Fe en 1491. J'ai lu avec intérêt les principaux textes écrits sur ce sujet par Ch. de La Roncière : le petit ouvrage édité en français et en anglais dès 1924 (2), la réponse à l'attaque d'Isnard rédigée en 1925 (3), le chapitre du tome III de l'Histoire de *La découverte de l'Afrique* publié en 1927 (4), enfin un dernier article paru dans la *Revue des deux mondes* en septembre 1931 (5).

Je rappellerai ici les points principaux de la démonstration de Ch. de La Roncière et j'évoquerai quelques propositions avancées par ses contradicteurs "à chaud" ou avec le recul nécessaire. Ainsi Alberto Almagia s'exprima-t-il très rapidement, dès la fin de 1925, dans une note qui est à la fois pertinente, grâce à une bonne analyse du document, et discutable lorsque son auteur essaie de démontrer qu'il ne s'agit pas d'une carte rédigée par Christophe Colomb, mais d'une carte possédée par le découvreur, - d'une carte qui était à l'évidence italienne (6) -. Armando Cortesão, quant à lui, fit le point sur l'état de la question en 1935 dans le tome I de *Cartografia e cartografos portugueses dos seculos XV e XVI* (7) : la carte devait rester portugaise - elle était considérée comme telle avant les travaux de Ch. de La Roncière - et il fallait la dater des environs de 1500 ou même du début du XVI^e siècle. Mais Cortesão remit en question l'attribution portugaise en 1971 et suggéra un auteur espagnol ou plus vraisemblablement italien, peut-être même génois (8)...

C'est en travaillant sur l'histoire de la découverte de l'Afrique que Charles de La Roncière fut amené à étudier ce beau document sur vélin constitué par une carte nautique ou portulan qui s'étend de l'Islande au Congo et des Açores à la mer Rouge, et par une petite mappemonde qui lui est extérieure. Ch. de La Roncière souligna fort justement que l'auteur avait "une profonde connaissance des explorations portugaises" (9), ce que pourrait expliquer le séjour de Colomb à Lisbonne, ter-

miné vers 1484-1485. Le littoral africain du portulan est remarquablement dessiné et "abondamment pourvu d'une nomenclature lusitanienne" jusqu'au río Ponderoso (Congo) baptisé ainsi par Diogo Cão en 1484. Dans une inscription, le cartographe a noté la puissance du fleuve et la douceur relative du climat ("l'air paraît même aussi tempéré qu'en Portugal"). L'intérieur de l'Afrique n'est plus conforme à la tradition catalane : le réseau d'itinéraires qui confluaient vers Tombouctou a disparu, en même temps qu'apparaissent les toponymes de la *Géographie* de Ptolémée : *Mauritania*, *Tingitania*, *Getulia*, *Athalans* (sic) *mons*. Le rôle économique de la carte conduit à un inventaire des ressources, donné par les inscriptions : "plumes d'autruche du Sahara, ivoire et civette de Sénégal, malaguette ou poivre de Guinée, perroquets du Bénin, coton et canne à sucre des îles du cap Vert". Ce sont précisément ces îles du cap Vert qui poussèrent Ch. de La Roncière à trouver un auteur génois pour ce document sur lequel voisinent toponymes italiens et espagnols, noms d'origine portugaise pour les rivages de l'Afrique notamment, et inscriptions latines. L'une d'entre elles précise en effet : "Ces îles sont appelées en italien Cavo Verde ; elles ont été découvertes par un Génois nommé Antoine de Noli, dont elles ont pris le nom : elles le gardent encore." L'indice était faible, mais La Roncière releva également sur la côte de Guinée un *rio del Jenoves* qui, pensait-il, ne figurait sur aucune autre carte et qu'Isnard ne tarda pas à retrouver sur le planisphère de Cantino de 1502 (10). La belle vignette de la ville de Gênes acheva de convaincre Ch. de La Roncière. Ainsi partait-il sur la piste de Christophe Colomb. Rapidement, les premières hésitations du chercheur français furent levées. Dans *L'illustration* du 12 avril 1924, Ch. de La Roncière avançait que la carte avait "été très probablement exécutée sous sa direction (celle de Christophe Colomb) par son frère cadet Barthélemy, qui n'était pas moins habile que lui dans la cosmographie et dans les arts qui en relèvent". Dans le t. II de *La découverte de l'Afrique au Moyen Age* (1925), notre auteur élaborait une légende encore prudente : "Carte exécutée entre 1488 et 1492 sous l'inspiration de Christophe Colomb" (11). Bientôt, sans l'ombre d'une hésitation, il attribuait définitivement la carte à l'illustre découvreur.

Quittant l'Afrique, Charles de La Roncière concentra son attention sur les îles du Nord-Ouest du portulan. Dans l'ouvrage qu'il lui consacra en 1924, il utilisa le document pour résoudre un problème biographique : on se demandait si Colomb était allé en Islande. Notre historien trouva la réponse sur la carte : Colomb n'était pas allé si loin, "il connaissait l'Islande par ouï-dire, c'est à Bristol qu'il avait recueilli des renseignements", une inscription précise en effet à propos des informations données sur cette île : "ut referunt Anglici"(12). Sept ans plus tard, Ch. de La Roncière changeait d'avis, mais ne remettait pas en question l'attribution du docu-

ment qui devenait alors le témoin des voyages du découvreur. Colomb avait été au-delà de l'Islande (Thulé) : "c'est dans un mémoire pour démontrer que les cinq zones étaient habitables, que Christophe Colomb, cité par son fils, parlait de son voyage au-delà de Thulé en février 1477" (13)... Il ne paraissait plus possible de remettre en question l'intuition première révélée en 1924.

Portant son regard plus au sud (14), Ch. de La Roncière déchiffra une inscription presque effacée : "Voici l'île dite des Sept cités, colonie encore peuplée de Portugais, au dire des mousses espagnols : on y trouve, assure-t-on, de l'argent dans les sables." L'île est située par le cartographe au large et à grande distance de l'Irlande, au-delà d'une *illa de Brazil*. Notre historien exulta : il venait, pensait-il, de trouver la preuve que c'était là "le but secret de l'expédition de Christophe Colomb"... C'étaient ces îles mythiques et mouvantes - les Sept cités appelées aussi *Antilia* -, qu'aurait voulu atteindre le découvreur. Bien plus, l'île des Sept cités, dans la position donnée par la carte de la Bibliothèque Nationale, serait la préfiguration de Terre-Neuve que le pape, "s'inspirant, semble-t-il de la carte de Colomb", avait laissée dans la zone d'influence portugaise lorsqu'en 1493 il traça une ligne de démarcation à 100 lieues à l'ouest des Açores...

Toutes ces suppositions n'expliquaient pas pourquoi Colomb avait choisi de naviguer en latitude constante à partir des Canaries, et Isnard ne manqua de souligner l'incohérence du discours de Ch. de La Roncière. Certes, le découvreur avait pu changer d'opinion sur la situation d'*Antilia*, mais que penser de l'absence de Cipangu (Japon) à la fois sur la carte portulan et sur la petite mappemonde ? Une réponse fut donnée par Ch. de La Roncière, qui s'appuyait sur le témoignage du fils de Colomb. Ce dernier n'aurait pas voulu révéler l'intégralité de son projet à la *Junta* espagnole "de peur d'éprouver la même mésaventure qu'au Portugal et de se faire voler son idée" (15)...

Heureusement, notre historien avait trouvé d'autres arguments plus solides. Il avait rapproché les inscriptions portées sur la carte de la Bibliothèque Nationale, de l'*Ymago mundi* de Pierre d'Ailly et des gloses de l'exemplaire imprimé de la bibliothèque des Colomb. L'article de la *Revue des deux mondes* de 1931 mit en vedette ce rapprochement. Il s'intitule en effet : *Le livre de chevet et la carte de Christophe Colomb*.

Quelles sont ces inscriptions ? D'abord un long exposé cosmographique qui s'étale à droite et à gauche de la mappemonde. L'auteur, reprenant l'*Epilogus mappae mundi* de Pierre d'Ailly, y affirme notamment que la Terre est sphérique bien que ses représentations puissent être planes. A l'est du portulan, une autre inscription concerne la mer Rouge. Elle rappelle que les rois d'Egypte l'avaient reliée à la Méditerranée par un canal. Or il fallait, précise-t-on, six mois pour traverser cette mer et un an ensuite pour atteindre l'Inde (la Chine), ce qui expliquait les trois années nécessaires aux flottes de Salomon pour le voyage aller-retour. Ch. de La Roncière repéra dans ce texte un solécisme (*de ibi au lieu de de ubi*) semblable à celui de la glose correspondante rédigée par le découvreur (16), et il en vint à conclure : "le solécisme est le paraphe de Colomb". (17)

Le conservateur des Imprimés n'a pas seulement tenté de démontrer que la carte de la Bibliothèque Nationale était de Colomb, il a voulu également lui donner une date précise, et, en la datant précisément, prouver qu'il s'agissait de la carte présentée aux rois catholiques pendant le siège de Grenade. (18) Pour étayer cette hypothèse, Ch. de La Roncière identifia deux vignettes espagnoles dessinées sur le portulan. Pour lui, la place ceinte de murailles, située au nord de la péninsule, ne pouvait être que Grenade tandis qu'au sud l'auteur aurait figuré Santa Fe. Le monde de représentation de Grenade entraîna l'historien vers de séduisantes et hâtives conclusions :



Albert Isnard, schéma de l'Espagne pour son article "La carte prétendue de Christophe Colomb" dans la *Revue des questions historiques*. 1925, 3e série. t. VI. p. 329.

"D'où l'on peut conclure que notre cartographe n'avait pu entrer dans Grenade et qu'il la voyait de l'extérieur pendant le siège de 1491, encore qu'il ait eu la joie, après coup, d'y figurer le drapeau de Castille et Léon, planté sur l'une de ses portes le 2 janvier 1492. C'était l'instant où Christophe Colomb présentait ses projets aux rois catholiques."

Isnard s'empressa de faire remarquer (19) qu'il ne pouvait s'agir de Santa Fe qui est entourée comme Grenade par une vaste plaine, alors que des montagnes enserrant la vignette de la carte. Pourquoi ne pas choisir plutôt Almeria dont le nom est inscrit non loin de la vignette ? Quant à la figuration présumée de Grenade, pour quelle raison la trouve-t-on au nord de l'Espagne, tournée vers l'Atlantique ?

Que retenir de tous ces débats, quelles lectures proposer pour ce document assez exceptionnel.

Je crois qu'il est indispensable de le considérer comme un tout, même si les sources de la mappemonde et du portulan ne sont pas homogènes. La petite mappemonde - qui pourrait être l'une des caractéristiques des cartes de Colomb, comme l'a rappelé Ch. de La Roncière (20) - complétait le portulan pour les régions du monde qui ne participaient pas encore aux circuits économiques occidentaux. Elle témoigne des

préoccupations géographiques de l'auteur, qui transparaissent aussi dans les inscriptions du portulan. On le voit, par exemple, s'interroger sur les limites de l'œkoumène. Au nord, il indique que l'Islande (en latin *Thile*) est habitée et accessible six mois par an. Au sud, il remarque que la région proche de l'embouchure du Congo (au sud de l'Equateur) est tout à fait habitable. En outre, ce qui ressort clairement des travaux de Ch. de La Roncière, c'est la complémentarité des deux inscriptions tirées de l'œuvre de Pierre d'Ailly : la Terre est sphérique et le voyage vers la Chine par les mers orientales est très long. Le dessin complet de l'Afrique tel qu'il est donné sur la petite mappemonde - avec une toponymie assez riche de long de la côte ouest allonge encore le trajet. Pourquoi, dans ces conditions, ne pas tenter l'aventure en utilisant la voie occidentale ? On peut constater sur la même mappemonde que les parties orientale et occidentale de l'Océan représentent environ 50 % du diamètre de l'œkoumène. Cette estimation correspond à celle de Colomb et des géographes qui avaient adopté une vision minimaliste de l'Océan à la suite d'Aristote et du cardinal d'Ailly. On remarque également que l'océan Indien est ouvert - ce qui n'est pas conforme à la tradition ptoléméenne - et que des îles suivent le pourtour de l'œkoumène. A l'est, sont figurées la grande île du Paradis terrestre et les îles de saint Brandan.

Les îles de la marge occidentale sont reprises sur le portulan, elles expriment le rêve et la réalité. Elles reconnues par les navigateurs : Islande, îles Féroé (Frixlandia), Açores, Madère, Canaries, îles du cap Vert. Mais aussi îles mythiques : île de Brazil, îles des Sept cités, îles des Sirènes. Des îles considérées comme étapes ou des limites ? Voulait-on soutenir un projet de voyage vers la Chine par l'ouest ou simplement évoquer des escales possibles, notamment dans l'Atlantique Nord (21) ? La mappemonde ouvre les vastes horizons des géographes, le portulan traduit les expériences des navigateurs et donne aux îles mythiques le poids du réel ; entre les îles reconnues et les îles imaginaires s'insère une catégorie nouvelle, celle des îles "possibles". Mais, ce que la carte de la Bibliothèque Nationale ne donne pas, c'est l'itinéraire qu'allait suivre Colomb pour atteindre les rivages asiatiques. A partir des Canaries, enclave espagnole dans une région dominée par les Portugais, il choisira de naviguer en latitude constante là où les vents sont favorables. "Le Génois avait pu observer, lors de ses voyages au large de l'Afrique, que les Canaries se trouvaient dans une zone de vents nord-est, et comprendre les avantages qu'offrait cet archipel sur celui des Açores, situé plus au nord et dans une zone de vents d'ouest, d'où les échecs des tentatives portugaises (22)."

Si, comme l'affirme Ch. de La Roncière, la carte a été élaborée alors que s'achevait la reconquête de l'Espagne, elle devrait refléter les projets que Colomb formait en 1491. Or dans un article récent sur Le projet asiatique de Christophe Colomb (23), W.G.L. Randles explique ainsi le revirement des rois catholiques en 1492 :

Rien, dans la science de l'époque, ne pouvait autoriser Colomb à justifier auprès des Espagnols sa réduction considérable de la distance estimée par Toscanelli entre l'Europe et l'Asie : rien que l'expérience pût corroborer ne justifiait son choix de 56 2/3 milles pour un degré au lieu des 66 2/3 du Florentin.

Rien non plus ne justifiait sa conviction qu'il allait trouver la terre ferme entre 700 et 750 lieues à l'ouest des Canaries.

Restent donc, comme facteurs susceptibles d'avoir retourné en sa faveur l'opinion des Espagnols, les deux enseignements du voyage de Bartolomeu Dias : premièrement que l'œkoumène couvrait une grande surface et, partant, que la distance entre l'Asie et l'Europe s'en trouvait relativement réduite, et, deuxièmement, que la route vers l'Inde par la circumnavigation de l'Afrique semblait trop s'allonger pour que les Portugais puissent l'emprunter."

Si la carte est bien de Colomb et si elle est de la période qui précède son voyage, il serait donc vain d'y chercher des éléments nouveaux, mis à part la figuration du cap de Bonne-Espérance. Cortesão, lorsqu'il n'admettait pas l'attribution à Colomb, pensait que la mappemonde devait être postérieure à 1492 car la forme du sud de l'Afrique ne lui paraissait pas correspondre aux conceptions de l'époque, favorables à une orientation vers l'est de l'extrémité du continent. De la notice de Cortesão, je retiendrai l'attention portée à la qualité formelle de la carte. Il s'agit, à l'évidence, d'un document de prestige destiné à un personnage important. Son analyse globale laisse apparaître qu'il a dû être élaboré avec la volonté de convaincre son destinataire de la nécessité de trouver une voie occidentale vers la Chine. Et pour ce faire, l'auteur a mis en évidence les propositions que Christophe Colomb avait relevées dans les écrits du cardinal d'Ailly.

Entre les doutes formulés par certains cosmographes et l'aspiration vers un monde meilleur qui enflammait l'imagination des découvreurs potentiels, les rois catholiques ont choisi l'espoir de conquérir l'eldorado et ils ont ainsi accordé leur protection au navigateur génois.

"Pour Colomb et ses contemporains, c'est une véritable obsession, née des besoins du temps, nourrie par l'espoir de fortunes incalculables, exacerbée par les concurrences et constamment guidée par les lectures d'ouvrages historiques, géographiques, de récits de voyages. Le programme se dessine clairement : qui peut tenir, à bon compte, une source de l'or, en contrôler tout le marché sans aucun intermédiaire, ne voit de bornes ni à sa fortune ni à son pouvoir." (J. Heers).

Sur la petite mappemonde, une île du Sud-Est asiatique est uniquement désignée par sa production, l'or, tandis que, sur la partie formée par le portulan, l'auteur indique que, dans les sables de l'île des Sept cités, on ne trouve que de l'argent. La qualité des ressources semblerait donc dépendre des conditions climatiques : l'argent serait à chercher au nord, l'or au sud.

Le document attribué par Ch. de La Roncière au découvreur se présente comme une accumulation d'idées cosmographiques, de faits économiques, d'informations réelles ou légendaires colportées par les marins. Il n'y manque même pas la dimension mystique donnée par la figuration du Paradis et les îles de saint Brandan ; un Paradis que Colomb pensera avoir trouvé lors de son troisième voyage, mais qui n'aura pas, comme sur la mappemonde, la forme d'une île. Et c'est cet amalgame qui a pu conduire de hardis navigateurs sur le chemin des grandes découvertes.

Restent les problèmes de l'auteur et de la date. L'auteur sait élaborer ou faire élaborer des cartes nautiques de qualité et, pour ce faire, il puise aux sources portugaises. Il veut utiliser le latin, même s'il le domine mal ; le latin, langue des savants et aussi langue de communication dans l'Europe de la Renaissance. Il connaît les œuvres du cardinal d'Ailly. Toutes constatations qui orientent vers Christophe Colomb ou vers son frère puisque les deux hommes semblent avoir utilisé les mêmes types d'informations. Mais l'absence du Japon contredit l'hypothèse de Ch. de La Roncière qui fait de ce document la carte de dédicace adressé aux rois catholiques. Quant à la date, elle se situe nécessairement entre décembre 1488, date du retour de Bartolomeu Dias qui était allé jusqu'au cap de Bonne-Espérance, - retour auquel avait assisté Colomb-, et 1492 si la carte a été dressée par le découvreur ou son frère. Elle pourrait être plus tardive si cette attribution n'est pas retenue ; mais, dans ce cas, elle ne serait guère postérieure à l'entrée de l'illustre découvreur dans le port de Lisbonne le 4 mars 1493.

NOTES

1- Albert Isnard, "La carte prétendue de Christophe Colomb", *Revue des questions historiques*, 1925, 3^e série, t. VI, pp. 317-335 ; t. VII, pp. 297-321.

2- Charles de La Roncière, "La carte de Christophe Colomb, Paris, E. Champion, 1924.

3- Charles de La Roncière, "Une carte de Christophe Colomb", *Revue des questions historiques*, 1925, 3^e série, t. VII, pp. 27-41.

4- Charles de La Roncière, *La découverte de l'Afrique au Moyen Age*, Le Caire, impr. de l'Institut français d'archéologie orientale, 1924-1927. (*Mémoires de la Société royale de géographie d'Egypte*).

5- Charles de La Roncière, "Le livre de chevet et la carte de Christophe Colomb", *Revue des deux mondes*, 15 sept. 1931, pp. 423-440.

6- Roberto Almagia, "Una carta attribuita a Cristoforo Colombo", *Rendiconti della Reale Accademia Nazionale dei Lincei, classe di scienze morali, storiche e filologiche*, 1965, 6^e série, t. I, pp. 749-773.

7- Armando Cortesão, *Cartographia e cartógrafos portugueses dos séculos XV e XVI*, vol. 1, Lisboa, 1935.

8- Armando Cortesão, *History of Portuguese cartography*, t. 2, Coimbra, 1971, p. 220.

9- La Roncière, *La carte...*, pp. 4 et sq.

10- Isnard, *op. cit.*, t. VI, p. 320.

11- La Roncière, *La découverte...*, t. II, pl. XXX bis

12- La Roncière, *La carte...*, pp. 7 et sq.

13- La Roncière, "Le livre de chevet"..., pp. 435 et sq.

14- La Roncière, *La carte...*, pp. 27 et sq.

15- La Roncière, *La découverte...*, t. III, p. 58.

16- Les gloses ont été attribuées à Colomb ou à son frère Bartolomeo.

17- La Roncière, *La carte...*, pp. 12-13.

18- La Roncière, *La carte...*, pp. 20-22.

19- Isnard, *op. cit.*, t. VI, pp. 328-330.

20- La Roncière cite un autographe de Colomb publié par C. de Lollis : "Voyez aussi nos cartes sur papier où il y a la sphère." Cf. *Une carte*, p. 35.

21- Cf. D.B. Quinn, *England and the discovery of America, 1481-1620*, London, G. Allen and Unwin, 1974.

22- Marianne Mahn-Lot, *Portrait historique de Christophe Colomb*, Paris, Ed. du Seuil, 1988, pp. 75-76.

23- W.G.L. Randles, "Le projet asiatique de Christophe Colomb devant la science cosmographique portugaise et espagnole de son temps", *INSLENHA*, n° 5, jul.-dez. 1989, pp. 73-88.

N.B. : Cet article a été publié dans le numéro 45 (automne 92) de la "Revue de la Bibliothèque Nationale", qui regroupe plusieurs articles autour du thème : 1992 et l'Europe. Les textes sur l'histoire de la cartographie occupent deux parties et sont abondamment illustrés par des documents provenant des collections de la B.N.

Les images du monde entre rêve et réalité : G. Aujac, les apports de l'Antiquité. D. Lecoq : St Brandan, Christophe Colomb et le paradis terrestre.

Cartographie et pouvoir politique : M. Pelletier, les enjeux de la cartographie européenne. C. Jacob : Il faut qu'une carte soit ouverte ou fermée, le tracé conjectural. C. Boudreau : les discours de la cartographie, l'exemple du territoire québécois.